

La Révolution française de Carlyle et l'Histoire de la Révolution de Thiers jusqu'aux journées d'octobre, Etude comparée

Mohamed OULD BOULEIBA

Thomas Carlyle et Adolphe Thiers sont contemporains. Carlyle est né en Ecosse en 1795, il traduit en anglais des romans allemands et essaye à plusieurs reprises de faire la preuve de ses dons créateurs, avec Sartor Resartus en 1833 notamment. C'est après cet ouvrage qu'il décide de se consacrer à l'histoire : en 1837 il publie La Révolution française.¹

Thiers est né en 1797 et c'est en 1823 qu'il publie les deux premiers tomes de L'Histoire de la Révolution.² Il est un des personnages politiques les plus importants du 19^{ème} siècle. Il est généralement considéré comme celui qui a durement réprimé la Commune et comme le fondateur de la Troisième République. On ne peut imaginer deux styles, deux personnalités plus opposés que le sont Carlyle et Thiers.

Nous nous attacherons, dans un premier temps, aux événements racontés pour montrer comment Carlyle malgré son engagement dans le récit est aussi rigoureux et impartial que Thiers. Dans une deuxième partie, nous essayerons de montrer comment leur conception de l'Histoire est différente.

1- Adolphe Thiers : Histoire de la Révolution, Paris, Furne, Jouvet et compagnie, 1880.

2- T.H. Carlyle : Histoire de la Révolution Française, traduit de l'anglais par M. Jules Roche, Librairie Félix Alcan, 1912.

I - Les événements racontés

Il faut signaler dès le début que les événements jusqu'aux journées d'octobre font un tome sur trois chez Carlyle. C'est-à-dire trois cent quatre vingt pages ; chez Thiers, ils font les trois quarts du premier tome (sur dix) à savoir 185 pages.

1) Une histoire identique

L'histoire que nous racontent ces deux historiens est la même malgré la différence de longueur. Thiers apparaît plus concis, la différence entre les deux en ce qui concerne le contenu vient essentiellement de deux phénomènes : la grande insistance de Carlyle sur la période antérieure aux Etats Généraux, la mort de Louis XV, les conflits avec le Parlement de Paris (le tout constituant cent cinquante pages), et son goût pour donner un tableau complet et général de l'époque qu'il fait revivre. Ainsi page 62 a-t-on un chapitre intitulé "*Bulles de savon*" où nous est faite une description des courses à Longchamp, et des envois des montgolfières. A la page 78 il évoque la littérature avec Marivaux, Paul et Virginie... etc ...Un troisième phénomène consiste dans le style sur lequel nous aurons largement l'occasion de revenir.

2) Des différences

Au-delà des anecdotes on peut citer quelques différences. Thiers évoque comme une des causes de la révolution la politique extérieure, (exemple p. 34 et 83), dans les délibérations du Tiers-Etat il accorde beaucoup plus d'importance à Sieyès, (autant qu'à Mirabeau), que Carlyle qui en parle très peu (une ou deux fois) alors que Mirabeau est son héros. Mais ces différences pour la plupart, restent des différences de détails, Carlyle rapportant beaucoup plus d'anecdotes qui entrent dans le but qu'il s'est fixé, pour lui elles sont importantes pour l'Histoire, elles donnent le sens de l'époque, pour Thiers elles sont secondaires il n'y fait référence que pour briser la monotonie d'une trop longue exposition.

3) L'impartialité

Nous sommes déjà renvoyés à leur conception différente de l'Histoire sur laquelle nous reviendrons plus loin. Il faut préciser une différence à la limite du contenu objectif et de l'interprétation, et qui est le rôle de la noblesse pendant le Tiers-Etat. Aux pages 80, 81, 121, 157, il prétend qu'elle voulait tout détruire n'ayant presque plus rien, tandis que Carlyle dit p. 202 : "*l'imagination seule peut concevoir les sentiments de la cour*".

Tous deux ont le même souci d'impartialité, et c'est là que la confrontation de ces deux auteurs est particulièrement enrichissante puisque confronter Carlyle à Thiers

prouve que derrière son exubérance stylistique se cache une grande rigueur scientifique. Non seulement les événements rapportés sont les mêmes que chez Thiers où le style clair et précis nous les rend plus compréhensibles, mais encore il nous renvoie à plusieurs notes en bas de page, par exemple : p. 2 Abrégé chronologique de l'Histoire de France, Paris 1775 et Mémoires de Monsieur le Baron Besenval, Paris 1805, et par exemple p. 331 Deux amis Tome III et Dusaulx, Prise de la Bastille. En outre nous avons vu qu'il fait référence à la littérature comme matériau historique, mais encore aux tableaux de peintres (p. 94 et 211), et même p. 74, il évoque les procès des tribunaux. On peut citer comme exemple d'impartialité, qui frise ici la compréhension, la p. 76 où Carlyle parle de la décadence du clergé et de la religion : "*dirons-nous donc: malheur au philosophisme qui a détruit la religion, ce qu'il appelait écraser l'infâme! Malheur plutôt à ceux qui ont fait des saintes choses une abomination, une chose que l'on écrase!*", on peut citer ici la p. 272, où il dit après avoir raconté la prise de la Bastille et le meurtre de Berthier : "*chose horrible, dans des pays ayant connu une justice égale pour tous; pas si étrange dans les pays qui ne l'avaient jamais connue*". (On peut encore renvoyer aux pages (169), 237, (280)...). Enfin le souci de justice se marque encore dans cette phrase, page 362 "*on l'a affirmé, pour nous, ce n'est guère croyable*".

Nous allons maintenant voir l'impartialité chez Thiers. Elle prend souvent l'aspect de la prudence, ainsi p. 94 on peut lire : "*il paraît que les instigateurs avaient proféré plusieurs fois le cri : à la Bastille*", p. 160 "*c'est dans ce moment que la cocarde nationale est dit-on¹, foulée aux pieds*". P. 165 "*Grégoire parle de disette et demande pourquoi une lettre a été adressée à un meunier avec promesse de deux cents livres par semaine s'il voulait ne pas moudre. La lettre ne prouve rien car tous les partis pouvaient l'avoir écrite*" (p. 175). On voit donc que ces deux impartialités cachent une démarche très différente. D'abord Carlyle ne cache pas le rôle qu'il fait jouer à l'imagination. Ainsi les descriptions qu'il donne sont souvent trop précises pour n'avoir pas été imaginées. Elles sont très fréquentes dans le livre, par exemple p. 229, 330 (il faut préciser l'importance du présent dans ces descriptions pour l'imagination), et p. 322 les trois impératifs "*supposez*" sont un appel direct à l'imagination du lecteur.

4) Engagement de Carlyle

De plus son impartialité va de pair avec ce que l'on pourrait nommer l'engagement. C'est-à-dire que Carlyle est dans l'action et y participe ainsi que l'indique ces divers procédés de style : p. 22 il appelle les princesses par leur surnom, Mirabeau le jeune surnommé Mirabeau-Tonneau (p. 191), Scipion l'Américain pour Lafayette (p. 305). Signalons aussi les très nombreuses apostrophes au lecteur que tantôt il tutoie et tantôt il vouvoie (à moins que ce ne soit le fait du traducteur). p. 70 : "*Regarde au fond*", p. 71 : "*O mes amis!*", (et

¹ C'est nous qui soulignons

pages 254, 278, etc! etc...) p. 167 : "*regardez les individus...*", p. 7 : "*Qu'ici donc le lecteur...*", p. 11. "*O lecteur*". tout cela est très fréquent, ces apostrophes ayant pour but d'attirer l'attention constante du lecteur, surtout de le faire participer au même titre que l'auteur aux événements que celui-ci raconte. Voulant l'attirer dans la mêlée il en devient lui-même participant. D'ailleurs il utilise fréquemment la première personne du pluriel, page 249 : "*les huit sombres tours, avec leurs pavés, et leurs gueules de canons, nous dominant de là-haut...*". Ici Carlyle est avec la foule qui envahit la Bastille (voir aussi pages 263, 296), dans la citation suivante il semble ne plus être avec le peuple : "*il est étonnant que ces "figures hâves en sayons de laine" ne se contentent pas, comme nous, de la théorie de la triomphante analyse*", (p. 307). Mais dans ce dernier cas il semble bien s'agir d'un style indirect libre, de même p. 169 où on ne sait pas qui parle de l'auteur ou de Besenval, et p. (203), (219), (220), où il y a toute une série d'interrogations dont on ne sait si elles sont prononcées par le peuple ou Carlyle (en fait dans ce cas précis le voile est levé p. 221 c'est le "*patriotisme*" qui parle). On pourrait multiplier les exemples ainsi que ceux du style direct très fréquent et qui ne concerne pas simplement les bons mots comme chez Thiers, (par exemple le mot fameux de Mirabeau : "*Nous sommes ici par la volonté du peuple et nous n'en sortirons que par la force des baïonnettes*", p. 216 chez Carlyle et p. 65 chez Thiers), mais des phrases aussi prosaïques que : "*passer à gauche*"!... (p. 317). Le but de ces discours vise à rendre la vivacité et la rapidité des événements, mais surtout par le style indirect libre, le narrateur devient personnage de l'histoire. Carlyle paraît engagé par d'autres procédés. Il s'adresse aux gens de l'époque P; (127), (333), 242 où il encourage les sénateurs nationaux; "*tenez ferme sénateurs nationaux, espoir d'un peuple énergique et menaçant*". Il est plein de pitié pour les personnages p. (93), il est très sévère avec le Duc d'Orléans, p. (111) il juge le Parlement de Paris, p. (144) il pardonne Lonénie. Il apostrophe d'autres historiens comme Arthur Young p. 299 et est très sévère envers Rousseau p. 284, il y a même un chapitre intitulé "*Le contrat social*" où l'allusion à Rousseau est claire, son oeuvre est qualifiée ironiquement de "*nouvel Evangile*". On peut dire aussi qu'il discute avec les autres du passé, Rousseau comme on vient de voir, Hobbes par l'intermédiaire de qui il répond à Rousseau p. 72, Hobbes et son fameux "*Homo homini lupus*", "*L'homme est un loup pour l'homme*", et p. 300 il semble répondre à la Bruyère. On voit donc à quel point Carlyle est dans son sujet et à quel point il s'est investi. On ne trouve rien de tel chez Thiers qui semble faire un constat froid des événements. En fait on pourrait dire que Carlyle a écrit un ouvrage rigoureux, et à ce titre scientifique, mais proche par ses méthodes du roman, tandis que Thiers annonce plutôt déjà l'Histoire scientifique du XXème siècle.

5) L'exemple de Mirabeau

La différence entre eux est claire là où elle peut être comparée : la description des personnages. Prenons l'exemple de Mirabeau. Carlyle parle de Mirabeau surtout de la page 179 à 184, Thiers surtout aux pages 117-118. On peut remarquer que dans sa description Carlyle est de plus en plus passionné. Il

commence par faire une description physique où apparaissent déjà les comparaisons avec le feu et la métaphore du lion ("*le feu brûlant du génie, comme un feu de comète...*"; *sa crinière de lion*", "*sauvage*"). Ensuite, pendant deux pages Carlyle va évoquer ses origines, ce qui lui permet de faire peser sur Mirabeau le poids de la destinée, d'ailleurs il dit : "*le Destin a veillé sur lui, l'a préparé de loin*". La naissance de Gabriel-Honoré de Mirabeau est saluée par ces termes : "*intraitable lionceau de cette race intraitable*", (il nous faut souligner le chiasme). Ensuite il rappelle les faits les plus importants de sa vie, et finit par une description morale de l'homme où il ne tarit pas d'éloges, et n'hésite pas sur les comparatifs et superlatifs ("*il a l'intelligence, il a la volonté, il a la force au-delà de tous les autres*", "*le plus grand parmi eux*", et s'adressant à lui, "*tu n'as pas ton pareil, tu n'as pas ton second*"). Tout comme il est marqué dans sa destinée par ses ascendances, il a une mission à accomplir, et le passage se termine sur une explosion de métaphores du feu "*masse fuligineuse...*", "*remplira toute la France de flammes...*", "*comme une montagne brûlante...*", "*il verse en flammes, et en torrents de lave tout ce qui est en lui...*". On peut noter l'oxymore; et toutes les images symbolisant la force, la puissance qu'évoque toutes ces références aux éléments déchaînés (ce n'est pas pour rien qu'il ne cite pas l'air). Tout autre apparaît la description de Thiers que l'on peut diviser en trois parties.

Dans les premières lignes qui sont positives, Mirabeau est intégré dans une généralité, ce qui rabaisse un peu ses qualités. Dans la deuxième partie il insiste sur ses défauts "*outré, bizarre...*", "*ses désordres, ses querelles...*") et enfin sur ses qualités, mais elles sont très ambiguës par exemple lorsqu'il écrit : "*il séduisait les uns par ses flatteries, intimidait les autres par ses sarcasmes...*", ou encore : "*mais n'étant pas assez vengé des grands et du pouvoir, il continuait de détruire*", qui laisse supposer que Mirabeau a fait la révolution pour combler quelque insatisfaction personnelle. Plus loin il parlera de ses "*vices*". Donc Thiers est beaucoup plus mitigé dans sa description de Mirabeau. Pourtant la différence principale n'est pas là puisque Carlyle disait aussi que Mirabeau était "*sans code moral*" (p. 183). Le principal semble bien être que Thiers tient Mirabeau comme un sujet d'étude et le considère surtout d'après ses actes, tandis que Carlyle, non seulement l'admire (il avait écrit un livre sur lui ce qui l'avait incité à poursuivre sur la révolution française), mais semble considérer d'après une essence marquée par la destinée. C'est pourquoi leur conception de cet homme étant différente (on voit déjà par là que leur conception de l'Histoire aussi), elle peut entraîner une conception différente du narrateur. Thiers est extérieur à son sujet, Carlyle complètement emporté. La description de Mirabeau est pour lui l'occasion d'une explosion verbale, d'un feu d'artifice rhétorique par lesquels il veut faire sentir la personnalité de Mirabeau et donc d'une certaine manière la faire sentir par l'intermédiaire des mots, ce qui aboutit pour le narrateur à ce que nous avons appelé l'engagement.

Carlyle est dans l'histoire qu'il raconte, alors que Thiers l'étudie.

II. Deux conceptions de l'histoire

1) La conception cyclique de Carlyle

La confrontation de Carlyle et de Thiers nous donne un bel exemple de dialogue. Pour Carlyle en effet c'est le peuple qui fait la révolution, et nous verrons qu'il est expert pour décrire les foules en mouvement, pour Thiers au contraire la révolution se fait dans les assemblées; Carlyle a une conception cyclique du temps historique. Ainsi peut-on lire page 9 : *"les souverains meurent et aussi les souverainetés: tout meurt et n'est que pour un temps, n'est qu'un fantôme de temps se croyant une réalité"*. (Voir aussi p. (37) p. (312), P; (278).

a) La Fatalité

Cette conception entraîne chez lui une certaine fatalité, ainsi il est dans l'ordre des choses que la royauté périsse. Elle est née avec l'homme le plus fort qui a su imposer sa loi aux autres (Carlyle explique ainsi le droit divin : c'est Dieu qui a donné cette force à cet homme devenu roi, comme il le démontre à la page 12). Elle a eu son apogée avec Louis XIV surtout, et se trouve en déclin dès Louis XV. Mais toute mort entraîne une naissance, ainsi la mort de la royauté entraîne la naissance de la démocratie (p. 173. : *"C'est le jour de baptême de la démocratie : une époque malade vient de l'enfanter, le nombre voulu de mois étant écoulé"*). Nous avons vu qu'il parle de destin à propos de Mirabeau (p. 180), mais pas seulement pour lui, ainsi peut-il dire à propos de la reine, à la p. 193 : *"malheureuse reine prédestinée !"*. Mais que peut-être cette fatalité pour un croyant sinon Dieu? Ainsi pouvons-nous lire p. 244 : *"tout ira selon la volonté de Dieu"*.

b) Le peuple contre l'assemblée

Pourtant cette fatalité n'empêche pas que ce soit le peuple qui fasse la révolution, comme le montre ce passage que nous allons lire pp. 279-280, passage des plus importants. Puisque c'est le peuple qui fait la révolution Carlyle est très sévère avec l'Assemblée constituante comme le montre tout le passage de la page 280 à 283 où il dit notamment que la Constitution ne fait rien, *"avec des motions et des contre-motions, avec du jargon et du vacarme, se paralysent l'un l'autre, et produisent pour résultat net, zéro"*. C'est pourquoi il parlera d'une manière ironique de tout le travail de l'Assemblée (nous renvoyons pour plus de détails aux pages (285), (286), (290) etc...). Mais surtout il va opposer la famine du peuple, de plus en plus insupportable, (il va même décrire les queues devant les boulangeries), à la volonté de l'assemblée de consolider la révolution, ce qui lui semble le comble de l'aveuglement. Ainsi ironise-t-il page 306 : *"...devant consolider la révolution. La révolution est-elle donc finie ?"*, p. 311 après avoir évoqué les grèves il écrit : *"mais assurément toutes ces choses permettent peu pour*

consolider une révolution", après avoir encore évoqué du manque de pain il finit par : *"comment cela finira-t-il, est-ce par la consolidation ?"* (p. 317).

2) Thiers et l'Assemblée

a) Importance de l'assemblée et le "mépris" du peuple

Il est très intéressant de constater que ce que fait Thiers dans son récit est exactement l'inverse de ce que fait Carlyle. Thiers accorde beaucoup plus d'importance aux délibérations de l'assemblée que Carlyle raille, préférant quant à lui les mouvements de foule.

Ainsi il apparaît clairement que pour Thiers c'est les assemblées au sens large qui font les révolutions. Ainsi page 52 parlant de la réunion des trois ordres il dit : *"c'était là le premier acte révolutionnaire"*. Après que les trois ordres se soient déclarés Assemblée Nationale il écrit : *"ainsi venait de s'opérer la première révolution"* (p. 67). Lorsque l'Assemblée prend une résolution c'est pour lui un acte presque héroïque : *"l'Assemblée alors s'élevant au plus noble courage rend un arrêté mémorable"* (p. 91). On peut aussi souligner la manière dont Thiers évoque la prise de la Bastille. Alors que chez Carlyle on a une description très lyrique d'une foule en mouvement, Thiers subordonne ce récit aux travaux de l'Assemblée : *"le plus profond silence régnait dans la salle; on entendit le bruit de leurs pas dans l'obscurité, et on apprit de leurs bouches que la Bastille était attaquée, que le canon avait tiré..."* (p. 93). C'est dire que ces événements sont présentés d'une manière indirecte, l'Assemblée est au premier plan, le peuple au second. Thiers fera une description des événements, mais leur narration est subordonnée ainsi : *"la séance fut un moment suspendue, et on apprit le soir les événements de la journée du 14"* (p. 94). Pour montrer encore l'importance de l'Assemblée, on peut mesurer les pages qui lui sont consacrées après les événements d'août. Les pages 123 à 141 énumèrent les différentes abolitions, de la page 141 jusqu'au haut de la page 144 on a une vision du Palais-Royal où s'assemble le peuple, puis nous retrouvons l'Assemblée et ses délibérations minutieuses jusqu'à la fin du chapitre, p. 155. Parallèlement on peut discerner aussi une opinion dépréciative du peuple, ainsi p. 87 : *"...le peuple qui court toujours à ce qui l'intéresse"*, p. 88 : *"le peuple se montrait maintenant ennemi du pillage ; avec sa mobilité ordinaire il affectait le désintéressement, il respectait l'or..."*, p. 110 : *"cependant il est certain que la fureur du peuple qui en général ne sait ni choisir ni chercher longtemps ses victimes paraissait souvent dirigée..."*. C'est là en effet un autre aspect de la conception de l'histoire de Thiers telle qu'elle apparaît dans ces pages. Il voit souvent derrière les événements des manipulations secrètes, par exemple p. 82 : *"on ignore et l'on ignorera probablement toujours quelle a été la part des moyens secrets dans l'insurrection du 14 juillet"*. nous renvoyons aux pages 79, 85, 110, 112, 121, 143.

3) L'hyperbole et le sous-entendu

Enfin une autre différence essentielle entre ces deux histoires est celle constituée par le style. A Carlyle l'hyperbole peut s'opposer Thiers le sous-entendu.

Carlyle appartient au romantisme comme le suggère les très nombreuses évocations de la tempête : *"combien est obscurcie notre brillante ère d'espérance! Tout le ciel se noircit des signes de l'ouragan et de la tempête"* (p. 76), mais aussi celle des flots, de l'océan, qui entraîne la métaphore du naufrage, et à la page 141 le ministre devient *"un pilote naufragé"*. Un autre signe du style romantique est l'opposition entre l'obscurité et la lumière. Carlyle l'utilise souvent pour évoquer le peuple, surtout avant que celui-ci participe à l'action. Ainsi page 44, il nous dit : *"terrible, écrasante est leur lutte dans leur lointaine obscurité"*, p. 147 : *"la canaille elle même sortant subitement de ses sombres profondeurs..."*, p. 149 : *"la canaille fut repoussée dans ses sombres profondeurs"*. Cela aboutit souvent à des images fantastiques, comme l'évocation du château de Mirabeau aux pages (243) (244). Mais c'est surtout dans les descriptions des mouvements de foules que ce style hyperbolique se déploie, toutes les interjections, les ellipses se justifient. La foule étant souvent qualifiée par un néologisme comme *"sans-culottisme"* ou *"ménadisme"* qui vise à faire du peuple une espèce de monstre tout-puissant. L'évocation de la marche des femmes sur Versailles est à cet égard intéressante. Elle commence par une *"femme"* page 325, qui devient *"la maternité"* page 328, à la page 329 on a des comparaisons avec l'eau, page 330 elles deviennent des *"Judiths"* et page 332 des *"ménades"* qui deviendront *"le ménadisme"*. Il est assez facile de discerner dans ces descriptions une certaine peur de Carlyle et un certain sentiment apocalyptique. Il faut noter aussi les multiples références que fait Carlyle aussi bien à la Bible qu'aux mythologies grecques et romaines ainsi qu'au Prophète Mohamed p. 182. Ces comparaisons ou métaphores visent à mettre les événements racontés sur un plan épique. Souvent Carlyle se veut prophétique, ainsi page 174 il évoque Bonaparte qui sortira de la révolution : dès la page 77 il annonce : *"Et terrible sera la liquidation des colères amoncelées pour le jour de la colère !"*. Le style de Carlyle se résume bien dans ce regret *"la destructive colère du sans-culottisme, voilà ce que nous allons raconter, n'ayant malheureusement pas de voix pour chanter"* (p. 276). Le style va donc essayer d'équivaloir au chant, ou plutôt à l'opéra. C'est donc un déploiement de l'histoire en plusieurs dimensions qui nous est offerte et Carlyle semble bien un voyant. Rien de tel chez Thiers qui d'ailleurs narre son récit au passé simple et à l'imparfait. Il est beaucoup plus technique, il parle par exemple de *"bourgeoisie"* et de *"parti populaire"* il faut le louer d'avoir donné un récit alerte et vivant. Il est beaucoup plus clair que Carlyle, les deux ouvrages étant de ce point de vue complémentaires. Thiers a su placer au bon endroit les récits des actions populaires qui viennent rompre une énumération qui pourrait devenir monotone, ainsi des événements de la Bastille (p. 95) : le présent tranche sur le récit au passé et rend l'action vivante. Néanmoins on remarque que les nombreux participes

présents et les subordonnées empêchent l'action de s'envoler dans le lyrisme. Il faut préciser que Thiers semble jouer des sous-entendus. Sa description de Lafayette est par exemple très ambiguë (p. 109) : "*Lafayette n'avait pas; les passions et le génie qui font souvent abuser de la puissance : avec une âme égale, un esprit fin, un système de désintéressement invariable, il était surtout propre au rôle que les circonstances lui avaient assigné, celui de faire exécuter les lois*". Souvent ses paroles semblent des insinuations, ainsi il parle toujours de moyens secrets qui auraient plus ou moins provoqué les événements, en ajoutant que ce n'est pas important. Mais alors pourquoi en parler? (voir pages 79, 82, 84, 121).

Finalement on voit qu'à partir du même matériau que leur a fourni la réalité Carlyle fait une oeuvre de poète, Thiers une oeuvre de technicien de l'histoire.

Enfin, il faut préciser aussi, que la Révolution française de Carlyle est une oeuvre baroque, une oeuvre de contrastes reliés par l'unité de mouvement que constitue la nécessité cyclique.